

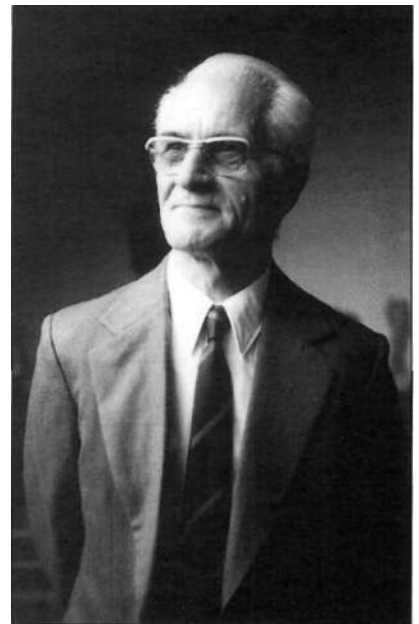
# Dominique Zahan, 1915-1992

## Les débuts de l'ethnologie à l'université de Strasbourg

*Dominique (ou Dimitri) Zahan a été nommé à l'Université de Strasbourg en 1960. Il y a fondé l'Institut d'ethnologie dans le cadre de la Faculté des lettres et sciences humaines et il l'a dirigé jusqu'en 1969, lorsqu'il fut nommé à l'Université Paris V-Sorbonne.*

Il est mort à Paris le 23 novembre 1991, terrassé en pleine activité par un cancer, alors qu'il revenait à peine d'un séjour à l'université de Iowa, aux Etats-Unis, où il enseignait dans le cadre du « Project for the Advanced Study of Art and Life in Africa », et qu'il s'apprêtait à faire cours en qualité de professeur visiteur à l'université roumaine de Kluj-Napoca.

Né à Frata en Roumanie en 1915, il vint en France dans l'après-guerre après des études de lettres et de théologie, se spécialisa en ethnologie africaine sous la direction de Marcel Griaule et partit avec ce dernier au Soudan français, l'actuel Mali. Il étendit ses investigations sur diverses populations : Dogons, Bambaras, Samogos, Bozos et Mossis du Yatenga. De 1948 à 1958, il travailla à l'Office du Niger en qualité de sociologue chargé d'étudier les problèmes psychologiques et sociaux posés par les immigrants installés sur les terres irriguées du delta central nigérien. Il rédigea plusieurs rapports d'enquête destinés à l'Office, aussi bien d'ordre statistique, sociologique, démographique qu'ethnologique, par exemple sur l'emploi du temps des néo-paysans et la détermination du taux de peuplement optimum. Durant ces dix années passées principalement à Ségou, il se fit connaître comme un spécialiste de l'anthropologie appliquée aux problèmes d'agriculture tropicale, de main-d'œuvre, d'entreprise et de migration. Mais il en profita aussi pour rassembler un matériel ethnologique considérable qu'il exploita entre autres pour son doctorat d'Etat, présenté à la Sorbonne sous la direction de Roger Bastide en 1960, avec pour thèse principale *Sociétés d'initiation bambara: le Ndomo, le Koré*, et pour thèse secondaire *La dialectique du verbe chez les Bambara*.



Une fois nommé à Strasbourg, puis à Paris, il ne se rendit plus qu'épisodiquement en Afrique noire, en particulier en Afrique du sud, ayant acquis une connaissance très fine des populations bantoues à travers la littérature. Par contre, il développa une activité internationale intense en Europe et en Amérique par sa participation à des colloques, par ses nombreuses collaborations à des ouvrages collectifs et ses enseignements dispensés comme professeur visiteur. L'Institut d'ethnologie de Strasbourg lui a consacré le numéro 18 de son bulletin, où le lecteur intéressé pourra trouver les réactions à sa mort de personnes qui l'ont bien connu, ainsi qu'une bibliographie détaillée.

Pierre Erny

Institut d'ethnologie

Entre-temps, d'autres témoignages nous sont parvenus. N'en citons que deux qui donnent le ton.

Madame Solange de Ganay a dit de lui : « Il était passionnant de suivre sur le terrain cet être merveilleux, si compréhensif et si intuitif, apprécié par tous ses informateurs. Je n'oublierai jamais que certains de ceux-ci lui ayant demandé l'explication de leurs rêves, sa réputation à ce sujet était telle qu'un Malien vint exprès de Tombouctou à Ségou pour avoir l'interprétation d'un songe ».

Le professeur Allen F. Roberts, de l'université de Iowa: «Zahan was a wonderful warm, grandfatherly adviser and a master of animated story-telling. Students especially enjoyed his many anecdotes about field-work. In discussing his long research in Mali, Zahan spoke of how the Dogon became "observed observers". That is, people became self-conscious about their culture as they were asked questions about it, and began to seek explanations to cultural matters they had taken for granted. The studies of European anthropologists introduced a "ferment" of reflection, he said, and this led to the collaborative development by Dogon and European intellectuals of a sense of Dogon society that went beyond what ordinary Dogon could have known until those moments of intercultural exchange... When Dominique left Iowa City, he was excited about teaching in his native Romania... Zahan created a "ferment" of this own here at Iowa, as we explored possibilities for collaborative research and writing. Tragically, his cancer progressed so rapidly that these initiatives could not be realized. Dominique Zahan wanted his papers and unfinished writing to serve students ».

Comment peut-on caractériser l'œuvre de ce chercheur infatigable, mais trop discret et modeste pour devenir une vedette, auquel le milieu parisien, et en particulier la Sorbonne, n'ont pas su donner la place qu'il méritait ?

D. Zahan s'est d'abord affirmé comme disciple de Marcel Griaule, donc d'une ethnologie qui met l'homme au centre de la perspective, à un moment où l'école «symboliste» ou «humaniste» française (comme lui-même la caractérisait dans ses cours) était déjà nettement passée de mode. En 1960, quand a débuté son enseignement, le structuralisme était en pleine effervescence, et il en reçut très fortement l'influence. Son traitement du matériel ethnographique tel

qu'il apparaît dans ses cours polycopiés inédits, ou dans *La viande et la graine* (1969), doit beaucoup à Lévi-Strauss, et pourtant il met en œuvre un type d'analyse et une méthodologie qui lui sont propres. De même, il prend d'emblée ses distances vis-à-vis de la conception envahissante du mythe que l'on trouve chez Griaule, en montrant que chez les Bambaras, par exemple, les récits qui en relèvent ont une valeur d'abord et essentiellement pédagogique. Il s'intéresse, quant à lui, en priorité à ce qui est vivant au sens ordinaire, aux attitudes, aux paroles, aux rites et aux classifications. Pierre Vogler semble bien résumer sa pensée en écrivant :

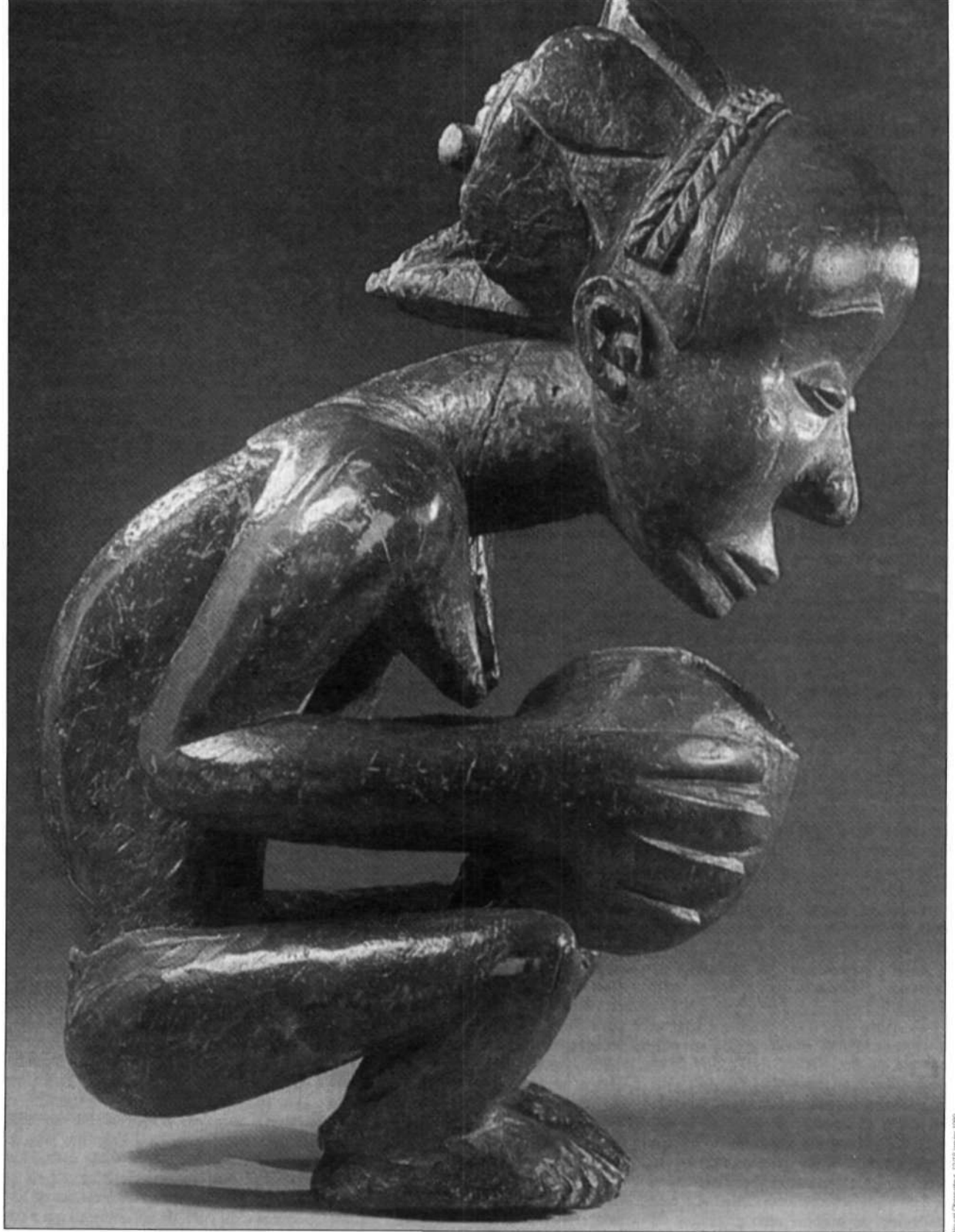
«Le mythe n'est pas d'abord le reflet d'une réalité située, comme on le dit d'habitude, *in illo tempore*, mais "un instrument opératoire de la pensée". Ce n'est pas lui qui explique réellement l'Histoire sacrée, mais c'est lui qu'il faut expliquer en le greffant sur les pratiques, les usages rituels. Loin de l'idée, chère à Lévi-Strauss, que les "sociétés à mythes" occupent, sur l'échelle de l'excellence rationnelle, une position plus éminente que celle des "sociétés à rites", nous nous trouvons dans un continuum où chaque action symbolique répond à une valeur du système classificatoire, tandis que le mythe raconte leur naissance et se détermine tout entier par le but à atteindre. C'est bien le présent des pratiques rituelles qui rend compte de l'histoire mythique, et non l'inverse. Mais tout usage est pourvu d'un coefficient mental, plus ou moins explicite. D'autres diraient qu'une "praxis" sans idéologie est impensable. Ce qui se dégage *in fine*, c'est bien "un système de relations par lequel l'homme se situe vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis dell'arte".

«La culture est ce filet de concepts qui se répondent de proche en proche, cet agencement homologique où "la pensée discursive se voit obligée de glisser par métonymie d'un sens à l'autre pour en saisir la signification globale". La compréhension des rapports d'ensemble suppose donc, chez l'ethnologue, une certaine hauteur de vue. Elle seule permet de se dégager de l'impression d'avoir affaire à une réalité amorphe ou chaotique, lorsqu'on en reste au "terrain pour le terrain". Les ressorts ultimes d'une culture ne sont jamais immédiatement déductibles du discours des informateurs, fusent-ils "privilegiés", plus savants que la moyenne, ou peut-être même à cause de cela. Il est remarquable que le plus "ethno-

graphe" soit justement le plus "ethnologue", tant il est vrai que la différence est illusoire et pernicieuse. Tandis que la quasi-totalité de la documentation bambara provient de sa propre collecte, elle est fondamentalement tributaire des hypothèses qui la filtrent. L'essentiel ne se voit pas ! Alors que Griaule, lui, paraît encore "rivé dans sa culture" et que, de ce fait, il éprouve quelque difficulté à s'élever au-dessus de celle des Dogons, Zahan veut se dégager des pesanteurs de sa propre société tout en se plaçant "à distance" de l'univers bambara, "mais en s'imposant de n'utiliser que les matériaux qui lui sont propres".

«La substance ethnographique n'est pas transparente, immédiatement en ordre. Il faut un critère, extérieur parce que général, qui permette la "saisie des connexions", la distinction de ce qui procède de la "conscience spontanée" (car l'ossature culturelle n'est pas nécessairement inconsciente ou mensongère) et de la "pensée réfléchie" de certains vieux sages, souvent plus proche d'un début de philosophie personnelle, suscitée par le questionnement même de l'enquête. Le maître-mot de "structure" n'est pas loin. Nous étions à l'époque de la courte vogue du structuralisme, à laquelle mai 68 mettra un terme brutal: rien n'est jamais acquis. Comment saisir que l'analyse de la tradition doit être "moderne", en somme, et non "traditionnelle", de même que l'on n'explique pas la nature de la chaleur en en parlant "chaudement" ? Tandis que la mode changeait, Zahan affûtait le mordant de sa méthode sans rien concéder à l'air du temps » (*Il faut lire Zahan*, in «L'ethnologie à Strasbourg», 19, 1992, pp. 31-32).

Sauf dans *La viande et la graine*, ouvrage auquel se réfère principalement P. Vogler, Zahan n'a que rarement exposé des vues théoriques, et en cela il se situe bien dans la lignée de Griaule. Ce qui enchante toujours quand on le lit (et ce qui enchantait quand on l'écoutait), c'est qu'on est en face d'un discours d'une totale simplicité, d'une totale limpidité. Tout le monde peut comprendre ce qu'il dit. Et en cela, son chef-d'œuvre est incontestablement *Religion, spiritualité et pensée africaines* (1990) où, sur un sujet éminemment difficile, il s'exprime hors de tout charabia savant, de toute discussion d'école, avec une transparence qui est la marque du vrai maître. Ce n'est pas un hasard si c'est celui de ses ouvrages qui a été



Museo D'Arte e Storia, 12/15 gennaio 1988

*Porteuse de coupe luba (Zaire)*

traduit en plusieurs langues. Un dépouillement d'un autre type se manifeste dans *Antilopes du soleil* (1980) où, dans une apparente sécheresse, tout est centré sur l'analyse des cimiers de la confrérie du *tyiwara*, de leur style, des rites et pratiques agraires qui leur donnent sens.

Je me souviens lui avoir entendu dire au début des années 70 qu'un autre texte important était prêt pour la publication sur un thème qu'il chérissait et avait souvent abordé dans ces cours : le feu en Afrique. Mais l'ouvrage n'a jamais vu le jour. Cette manière de travailler sur les «éléments» le motivait manifestement beaucoup, et il ne cessait de recommander les livres de Bachelard sur ce sujet. C'est sans doute aussi son attirance vers la pensée symbolique qui l'a amené à participer aux rencontres Eranos avec des contributions comme «La symbolique des couleurs en Afrique noire» (1972), «L'univers cosmobiologique de l'Africain» (1973), «La tour et la foudre» (1981), «L'inouï et l'imprévu» (1985), «Carrefour de l'être, carrefour de la vie» (1987). Le thème de la couleur a donné lieu à toute une série d'autres publications, en particulier dans la monumentale *Histoire des mœurs* de Jean Poirier (1990). L'art africain aussi a inspiré plusieurs articles, avec le souci constant de le relier aux usages rituels et d'en dégager le symbolisme. La collection Lebaudy-Griaule dont il a su faire bénéficier son Institut est un autre témoignage de cet intérêt.

Si l'on considère cette œuvre globalement en ce qu'elle a de plus significatif, il paraît évident que D. Zahan était particulièrement attentif à tout ce qui relevait d'une certaine «mystagogie»: les sociétés initiatiques, leurs cérémonies et leurs enseignements, les rites de la vie quotidienne, les mythes comme outils pédagogiques, l'art dans sa dimension sacrée, la pensée symbolique, la mort et ce qui la suit, l'expérience mystique. Il n'est pas indifférent que le jour où on lui demanda de proposer un thème pour le colloque du Centre d'histoire des religions à Strasbourg, il ait choisi «Réincarnation et vie mystique en Afrique noire» (Actes publiés en 1965).

D. Zahan était un homme très pratique, porté par exemple vers le bricolage, comme nous avons souvent pu le constater. S'il ne prêtait pas d'attention particulière à la forme de ses cours et ne cherchait pas à passer pour un «bon» pédagogue au sens habituel du

terme, ceux qui l'entendaient percevaient immédiatement qu'il avait quelque chose à dire et qu'il était capable de parler de son propre fonds. Tous les témoignages concordent sur ce point : il a fonctionné comme un éveilleur d'une rare puissance, dont les procédés n'étaient en fait pas très éloignés de ceux des mystagogues africains qu'il a tant fréquentés. Homme pratique, il savait comment toucher juste, et sous des apparences anodines, sa pédagogie se révélait d'une grande efficacité.

Cela fait trente-trois ans que vit cet Institut d'ethnologie dont D. Zahan a été l'initiateur. Il a complètement changé de forme, surtout lorsqu'avec Viviana Pâques il s'est orienté vers la constitution d'une filière complète de licence, de maîtrise et de doctorat. Parmi les personnes qui le fréquentent, il en est certes une fraction importante qui souhaite faire de l'ethnologie sa profession; mais plus nombreux sont ceux qui la choisissent comme discipline auxiliaire pour d'autres domaines, ou comme formation annexe, ou comme formation d'ouverture, ou comme formation d'attente, ou comme mode de recyclage, ou tout simplement pour le plaisir. Le public a été très diversifié dès l'origine. Mais un nouveau stade a été atteint à la fin des années 80, quand la croissance des effectifs fut telle que les anciens locaux, mais aussi certains modes de fonctionnement, devinrent inadéquats. On ne peut enseigner de la même façon dans une université de masse que dans l'ancienne université élitiste telle que D. Zahan l'a connue à Strasbourg et dont beaucoup gardent la nostalgie. Cette évolution inévitable vers une plus grande complexité et des charges plus lourdes sans moyens appropriés est souvent perçue comme une dégradation, et les mentalités s'en ressentent. Il en résulte un pessimisme, une lassitude, un hyper-individualisme et une fuite des responsabilités qui se répercutent négativement sur l'institution universitaire dans son ensemble.

Avec D. Zahan, c'est un maître authentique qui a marqué durablement autant l'institution qu'il a fondée et animée que les personnes qu'il a su éveiller qui disparaît. Son œuvre contient des éléments de la plus haute importance qui, faute d'avoir été recueillis à temps, auraient été définitivement perdus.

De son propre aveu il devait beaucoup à l'Afrique; mais sa dette, il l'a payée largement, et aujourd'hui c'est l'Afrique qui lui doit beaucoup.